

Date de réception:22/04/2020 **Date d'acceptation:**12/10/2020
Date de publication:03/11/2020

La métonymie : clé de voûte de l'effet figural de la métaphore

Metonymy: a key of figurative effect of metaphor

BOUMALIT Sami, Pr. LOGBI Farida

Université (Frères Mentouri Constantine1- Faculté des lettres et des langues-Département des lettres et langue française)
s.boumalit@univ-skikda.dz

Université (Frères Mentouri Constantine1- Faculté des lettres et des langues- Département des lettres et langue française)
logbifarida49@yahoo.fr

Résumé

Avec le titre *A quoi rêvent les loups*, nous sommes immédiatement renvoyés à ces points de connexion entre le foyer dénotatif, représenté par la métonymie, et le foyer connotatif, incarné par la métaphore. Une telle imbrication se fait théoriquement sur les deux axes du langage (le paradigmatique et le syntagmatique) dont la résultante préside à la structuration du micro-récit. Ainsi, la relation de contiguïté (propre à la métonymie)- possible sur l'axe syntagmatique de la combinaison- entre les deux signes (Inconscient/Hommes) est l'origine du rapport d'analogie (propre à la métaphore) entre (Hommes/Loups). L'appropriation de la totalité de la fiction romanesque demeure un réel gage du dévoilement de ce transfert sémantique ciselé.

Mots-clés : Métonymie, Métaphore, Dénotation et Connotation, transfert sémantique, fiction romanesque.

Abstract

The title of *A quoi rêvent les loups* immediately refers to shared points between denotative focus, represented by metonymy and connotative one incarnated in metaphores. Such nesting takes place on two basic theoretical axes of language: paradigmatic and syntagmatic whose results preside at the structuring of the micro-recit. Thus, the contiguity relationship (peculiar to metonymy) possible to syntagmatic of the combination between the two sings (unconscious/Men) is the origin of analogy (peculiar to metaphor) between (Men and wolves). The appropriate of the totality of the remanque fiction remains a real guarantee of the unraveling of this chiseled semantic transfer.

Keywords: Metonymy, Metaphor, Denotation and Connotation, Semantic transfer, Romantic fiction.

Auteur correspondant: BOUMALIT Sami, sami-boumalit@hotmail.fr

1. Introduction

Avant de marquer son entrée dans l'espace du texte stricto sensu, le lecteur est interpellé par un certain nombre d'énoncés qui pourraient aiguiller sa propre lecture. Cet assemblage d'éléments textuels hétéroclites a défrayé la chronique littéraire ces dernières années et l'appellation de cet appareil paratextuel est toujours en devenir. En février 1983, dans le Magazine Littéraire, Gérard Genette écrivait :

Je m'apprête aujourd'hui à aborder un autre mode de transcendance, qui est la présence, fort active autour de texte, de cet ensemble, certes hétérogène, de seuils et de sas que j'appelle : le paratexte : titre, sous-titre, préface, notes, prières d'insérer, et bien d'autres entours moins visible mais non moins efficaces, qui sont, pour le dire trop vite, le versant éditorial et pragmatique de l'œuvre littéraire et le lieu privilégié de son rapport au public et par lui, au monde. (Genette, 1983, p.41).

Au sein de cet ensemble assez ample d'éléments paratextuels, il en est un-le titre- qui semble rafler une attention

très particulière car il s'érige, aux yeux de l'aire critique, en aiguillon de lecture et d'interprétation des textes. Nous nous proposons, dans le cadre de cet article, d'étudier le titre *A quoi rêvent les loups* de Yasmina Khadra (Khadra, 2012) qui s'offre comme une expression extra-diégétique commandant, à notre sens, la lecture du roman auquel elle préside. Nous supposons que le phénomène de l'identification du protagoniste du roman, Nafa Walid, à son « âme animale » (Jung & Cahe, 1996, p. 67) est à la fois anticipé et éclairé dans le titre. Nous nous évertuons, tout le long de cette étude, à éclairer ce rapport contigu entre le titre et son développement textuel « le récit ».

2. Résumé du roman

A quoi rêvent les loups, roman de Yasmina Khadra paru en 1999, nous fait assister de près à la destruction de la dernière cuirasse contre le radicalisme islamique, brouillage des repères, déperdition des valeurs, humiliation, désespérance et nous en passons, sont autant de défauts responsables de ce constat d'échec qui devient tel qu'il fallait tirer la sonnette d'alarme. Nous sommes à la fin des années 80. Nafa Walid est un jeune Algérois issu d'une famille socialement défavorisée, cet état de fait ne s'est pas interposé entre lui et son rêve absolu, loin s'en faut. L'espoir, qu'il nourrissait à longueur de journées en catimini, celui d'avoir une carrière fracassante en qualité d'acteur international l'a poussé à réunir les moyens nécessaires à sa réalisation. En attendant cette étoile brillante, il travaille en tant que chauffeur auprès de l'une des plus huppées et des plus influentes familles d'Alger dont la contiguïté avec les membres lui a permis de tâter le pouls de l'une des incarnations de la nomenclatura algérienne. Pour cette classe privilégiée et intouchable, les règles de la légalité ne sont plus de mise : la prédation tient lieu de loi commune, la prévarication dissipe les dernières effluves de la probité professionnelle, les ténèbres des

conciliabules d'alcôves finissent par obscurcir les lendemains de bien des Algériens, désormais en cale sèche. Malheureusement, Nafa Walid en fait partie, à son corps défendant, il se voit impliquer dans un crime dont il aurait tout au plus osé soupçonner la possibilité. Une nuit, on lui enjoint de faire disparaître le cadavre d'une adolescente morte d'une overdose dans le lit du fils de la maison. Et malheur à lui s'il ose dénoncer cet horrible meurtre, il sera séance tenante accusé d'assassinat et sera condamné arbitrairement car jamais la police ni la justice n'oseront diligenter une enquête à l'encontre d'une famille hautement influente. Terrifié, Walid s'exécute sans renâcler. Mais cette nuit, aux allures d'un cauchemar, le hante continuellement de remords, tapi dans l'ombre, il ne fait que broyer du noir et ruminer des idées de vengeance. Cet état second l'a conduit, quelque temps d'affaissement moral plus tard, à commettre l'irréparable. Nafa est désormais un fauteur de troubles, un égorgéur de bébé, bref, un terroriste irrécupérable.

3. Le titre comme révélateur de la contiguïté des hommes et de l'inconscient

3.1. Le titre

À l'orée du XIX^{ème} siècle, l'intérêt pour le « titre » commence à faire tache d'huile, l'attention est portée tant du côté du typographe, de l'auteur que de l'éditeur sur cet aimant à la fois stimulant de lecture et baume apaisant de la curiosité du lecteur. Aussi remplit-il toutes les fonctions du texte publicitaire : référentielle, conative et poétique. Dans l'aire des œuvres littéraires, le rôle du titre est plus complexe et, partant, il faut considérer sa place sur la couverture et sa fonction par rapport au texte du roman. En partant de la proposition selon laquelle le titre « est un message codé en situation de marché ; il résulte de la rencontre d'un énoncé romanesque et d'un énoncé publicitaire ; en lui se croisent nécessairement littérarité et socialité : il parle l'œuvre en termes de discours social mais le

discours social en termes de roman » (Achour & Rezzoug, 1995, p.28), Claude Duchet tire les conclusions suivantes : titre et roman sont intimement liés, ils entretiennent, de ce fait, une relation de complémentarité :

L'un annonce, l'autre explique, développe un énoncé programmé jusqu'à reproduire parfois en conclusion son titre, comme de la fin, et clé de son texte. Cependant, installé sur sa page ou inscrit dans un catalogue, le titre vise à sa complétude, affiche son ipséité, s'érige en micro-texte autosuffisant, générateur de son propre code et relevant beaucoup plus de l'intertexte des titres et de la commande sociale que du récit qu'il intitule. (Achour & Rezzoug, 1995, p.29).

Selon le même critique, le titre annonce à la fois le roman et le cache : il doit prévoir un moyen terme entre les lois régissant le marché et l'intention de l'écrivain.

3.2. Le titre comme incipit romanesque

Le titre, nous l'avons vu, fait de la réclame pour le texte, son rôle ne se réduit pas à cet aspect, il le dépasse pour être aussi un chaînon du texte intégral qu'il signale et mémorise à la fois. Se plaçant à l'entame et au fil de l'énoncé qu'il inaugure, il s'érige en unité linguistique participant à l'actualisation du récit et, partant, conditionnant son interprétation. Métonymie ou métaphore du texte, « selon qu'il actualise un élément de la diégèse ou présente du roman un équivalent symbolique, il est sens en suspens, dans l'ambiguïté des deux autres fonctions (...) référentielle et poétique » (Achour & Rezzoug, 1995, p.30). Gérard Genette réduit ces fonctions inhérentes au titre à leurs plus simples expressions, pour ce faire, il déplace l'accent sur le roman qui « traduit son titre, le sature, le décode et l'efface ou il le réinscrit dans la pluralité d'un texte et brouille le code publicitaire en accentuant la fonction poétique latente du titre, transformant l'information et le signe en valeur, l'énoncé dénotatif en foyer connotatif » (Achour & Rezzoug, 1995, p.30). Il faudra donc étudier, selon le même critique, « ce mécanisme

du refoulé/caché qu'il y a dans le titre par rapport à son développement textuel (...) le titre résume et assume le roman, et en oriente la lecture » (Achour & Rezzoug, 1995, p.30). Il ne faut pas perdre de vue, conclut Genette, les modèles de structure des titres (structure morpho-syntaxique et structure sémantique), sa fonction normative qui occulte généralement les autres possibilités d'interprétation. Pour contourner ces « filets sémantiques » (Achour & Rezzoug, 1995, p.30) que suggère le texte, il faut se livrer à une lecture analytique qui accentue le fonctionnement du titre par rapport au texte et le hors texte.

3.3. Étude du titre *A quoi rêvent les loups* de Yasmina Khadra.

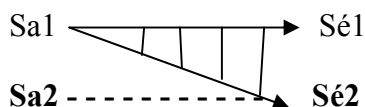
Le titre, nous l'avons vu, remplit, à l'identique du message publicitaire, trois fonctions fondamentales :

- Il doit informer : fonction référentielle ;
- Impliquer : fonction conative (axée sur le destinataire du message, elle vise à provoquer sur lui un effet particulier : le persuader afin qu'il modifie son attitude, l'aiguillonner ou bien encore l'impressionner) ;
- susciter l'intérêt ou l'admiration : fonction poétique.

Avec le titre *A quoi rêvent les loups*, nous assistons à un brouillage du code publicitaire par l'accentuation de sa fonction poétique larvée. Cette action délibérée éclaire à merveille la visée poétique de ce message codé. Aussi sommes-nous en droit de nous demander quels transferts sémantiques sont à opérer pour avoir l'effet poétique escompté. Ces déplacements, nettement microstructuraux (les figures microstructurales ont, selon Georges Molinié, les caractéristiques suivantes : elles se signalent d'emblée et s'interprètent à l'intérieur du microcontexte ; solidairement, elles sont obligatoirement identifiables pour l'acceptabilité sémantique de l'énoncé ; elles sont attachées à des éléments formels précis dont elles dépendent), ne seront possibles que s'il y a ce que les

stylisticiens nomment communément « trope ». Dans *Éléments de stylistique française*, Georges Molinié réduit le mot à sa plus simple expression, il y recommande, d'emblée, de réserver le terme « trope » pour désigner l'ensemble des figures microstructurales qui « portent sur » le sens des mots. Pour lui, il est plus qu'utile de cerner les contours définitoires de cette expression. « Il y a trope, à propos d'une lexis(SI1), dans la mesure où le signifiant (Sa1) renvoie, non pas à son signifié habituel (Sé1) ; mais à un signifié à un signifié différent (Sé2), qui n'a pas de signifiant occurrent(Sa2) dans le segment de discours ». Ce qui peut s'exprimer clairement par les formules suivantes :

Schéma 1. Le trope



Source : (Molinié, 1993, p.105)

Ce transfert sémantique, développe l'auteur, n'est possible que parce qu'il existe un rapport sémantique (R) entre le signifié (qu'il ne faut pas comprendre-Sé1), correspondant au signifiant occurrent, et le signifié (qu'il faut comprendre-Sé2), ne correspondant à aucun signifiant occurrent. D'où, en grisé sur le schéma, l'apparition du triangle sémantique constitutif du trope, représentant l'espace sémantique dans lequel se réalise le rapport entre les deux signifiés en jeu. (Molinié, 1986, p.105.106) Notre étude du titre *A quoi rêvent les loups* consiste totalement et exclusivement à décrire ce rapport R entre le Sé1 et Sé2, encore faut-il identifier les tropes majeurs qu'offre cette réclame du texte. D'une manière plus générale, précise Georges Molinié, on ne peut opposer que deux grands tropes majeurs, à

l'intérieur de l'empire, desquels il est pensable de ranger toute une série de variétés, selon des degrés ou des spécifications de chacun de leurs deux grands principes : nous aurons ainsi d'un côté la métonymie et de l'autre la métaphore.

Avec le titre *A quoi rêvent les loups*, nous sommes immédiatement renvoyés à un foyer de tension entre deux pôles dont l'opposition est controversée par bon nombre de critiques littéraires. Nous reviendrons plus loin à ce débat critique avec un peu plus de détails. Pour l'instant, bornons-nous à ces points de friction entre le foyer dénotatif, représenté par la métonymie, et le foyer connotatif, incarné par la métaphore. Le rapport des deux signifiés-le Sél tropique et le Sél2 à comprendre- en jeu dans la métonymie serait envisageable comme un rapport essentiellement « dénotatif », entre les valeurs de dénotation (S) de ces deux signifiés. Notre stylisticien de référence rappelle, dans la foulée, les principaux de ces rapports, souvent réversibles selon les mises en œuvre discursives, et répertoriés uniquement en fonction de leur usage : concret-abstrait ; cause-effet (origine-résultat) ; thème-attribut ; objet-signe de l'objet ; organe-sentiment y étant traditionnellement rattaché ; moment ou lieu-ce qui arrive ou ce qui est produit à ce moment ou à ce lieu ; contenant-contenu. On a isolé, poursuit Georges Molinié, un rapport spécial sur *partie-tout* : c'est la métonymie-synecdoque, avec ses manipulations sur singulier-pluriel, genre-espèce, matière-chose faite avec, et en fonction de deux axes d'orientation opposées, vers la généralisation ou vers la particularisation. On a également donné le nom de *métalepse-métonymie* au rapport par quoi l'on exprime ce qui se déroule avant par ce qui se déroule après, conclut l'auteur de *La Stylistique*. Nous procédons, sous réserves d'autres tropes, à l'identification des métonymies que nous jugeons nécessaires pour l'acceptabilité sémantique de l'énoncé. Cette opération

requiert, préalablement, une appropriation obligatoire du développement textuel du titre à même de percer à jour ce mécanisme du refoulé/caché que recèle le titre par rapport à sa narration. (Molinié, 1993, p.105.106)

3.4. Analyse du titre

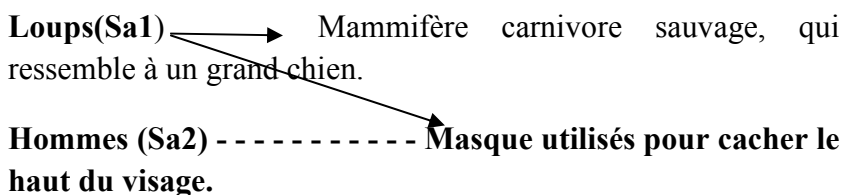
« Rêvent » ne signifie pas avoir une suite d'images, de représentations qui traversent l'esprit, avec la caractéristique d'une conscience illusoire telle que l'on est conscient de son rêve, sans être conscient que l'on rêve. Mais « l'inconscient ». Il y a deux métonymies à la fois sur le Sa « rêvent », chacune occultant le Sé « rêvent » ; nous aurons d'une part une métonymie de la causalité (rapport cause-effet ou encore origine-résultat, ici de l'effet (le rêve) pour la cause (l'inconscient) ; d'autre part, une métonymie –synecdoque de la partie(le rêve) pour le tout (l'inconscient). Ainsi, nous pourrions schématiser ce couple sémantique (Sé1-Sé2) par la formule suivante :

Rêvent (Sa1) → voir quelqu'un ou quelque chose mentalement pendant son sommeil

L'inconscient(Sa2) - - - - - activité psychique se déroulant hors de la sphère consciente dans l'esprit d'un individu.

« Les loups » ne signifient pas un groupe de mammifères carnivores de la famille des canidés, à l'oreille droite, queue horizontale, pelage fauve, vivant à l'état sauvage, en Eurasie et en Amérique du Nord. Mais le « masque » utilisé par les hommes pour dissimuler le haut du visage. Nous trouvons ce sens dans le dictionnaire *Littré* qui accorde au mot « loup » la définition suivante : Espèce de « masque » de velours noir que les femmes ont porté pendant quelque temps pour se préserver du hâle ; il n'était point attaché, et elles le tenaient avec un

bouton ; ainsi dit parce que d'abord il faisait peur aux petits enfants(www.littre.org). Nous aurons une métonymie-synecdoque de la partie (le masque du loup) pour le tout, celui qui le porte (l'homme). Nous prenons, par souci de précision, le mot « Homme » dans son acception générique englobant hommes et femmes. Nous simplifions cet ensemble sémantique par le schéma suivant :



Nous aboutissons, ainsi, à la formule achevée suivante :



4. Métonymie et métaphore : interdépendance ou incompatibilité ?

Après avoir identifié les deux triangles sémantiques-constitutifs des différentes métonymies- représentant les espaces dans lesquels se réalisent les rapports sémantiques R1 et R2, nous examinons, désormais, la question de l'interdépendance entre métaphore et métonymie non seulement dans la structuration du titre, mais aussi dans celle de son développement textuel (le récit). Pour ce faire, accotons-nous, en premier lieu, aux développements de Gérard Genette sur la question. Dans *Métonymie chez Proust*, Genette bat en brèche toute thèse brandissant l'opposition entre métaphore et métonymie, le critique y insiste surtout sur la complémentarité des deux tropes dans la constitution de l'économie narrative. Dans les termes de Genette :

Loin d'être antagoniste et incompatible, la métaphore et la métonymie se soutiennent et s'interpénètrent, et faire sa part à la première ne consistera pas à en dresser une liste concurrente en face de celle des métaphores, mais plutôt à montrer la présence et l'action des relations de coexistence à l'intérieur même du rapport d'analogie : le rôle de la métonymie dans la métaphore. (Laclau, 2007, p.599).

Nous n'entendons point, à travers la présente étude, reconnaître simplement l'existence de métonymies et de métaphores dans le titre, mais de montrer comment elles s'interpellent l'une l'autre, comment sans l'impact de l'une sur l'autre, aucune ne pourrait accomplir le rôle qui lui est assigné dans l'économie de l'énoncé. Pour parvenir à un tel résultat, nous nous devons d'aiguiller notre attention vers une approche théorique à même de lier des catégories rhétoriques aux dimensions structurales de la signification comme telle. Les travaux de Roman Jakobson sont, à cet effet, tout à fait à propos. Ce linguiste montre que tout signe linguistique présuppose son agencement à travers deux opérations différentes : *combinaison et contexture*, par lesquelles un signe trouve sa place, en accord avec les règles syntaxiques dans une succession ordonnée avec d'autres signes ; et *sélection et substitution*, par lesquelles un signe peut être remplacé par d'autres dans toute disposition structurale donnée. Cette distinction correspond aux deux axes du langage identifiés par Saussure : l'axe syntagmatique et l'axe paradigmatique. De ces deux axes inhérents au langage, Jakobson se rabat sur le champ rhétorique : la métonymie correspondait à la combinaison et la métaphore à la substitution (Laclau, 2007, p.605). Le penseur pousse jusqu'au bout les limites de la distinction entre les deux tropes, il voit dans la métonymie la dimension prosaïque du discours alors que dans la métaphore sa dimension poétique. Genette soutient l'idée que l'« on devra alors considérer l'écriture (...) comme la tentative la plus extrême en direction de cet état mixte, assumant et activant pleinement les deux axes du langage, qu'il serait certes

dérisoire de nommer poème en prose ou prose poétique, et qui constituerait, absolument et au plein sens du terme, le Texte » (Laclau, 2007, p.602).

4.1. La fiction romanesque comme éclairage du processus de la métaphore

Nous nous proposons, eu égard aux thèses présentées, de percer à jour cette logique investie dans l'imbrication des axes de cet « état hybride ». Nous nous évertuons à montrer comment la relation de contigüité (propre à la métonymie)- possible sur l'axe syntagmatique de la combinaison- entre les deux signes (Inconscient/Hommes) est l'origine du rapport d'analogie (propre à la métaphore) entre (Hommes/Loups). L'appropriation de la totalité de la fiction romanesque éclairera notre lanterne sur ce transfert sémantique. Le texte nous renvoie aux nombreux cas où « Hommes » sont analogiquement reliés aux « Loups ». Ainsi, cette association est fournie pour la première fois par l'imam Younes, un des protagonistes du roman. Après que Nafa Walid l'avait mis dans la confidence de son histoire avec les Raja, les « grosses fortunes » (Khadra, 2012, p.85), le guide religieux les taxe d'opportunisme et d'absence de conscience ; selon lui, « ce sont des gens immondes, sans pitié et sans scrupules. Ils s'invitent pour ne pas se perdre des yeux, se détestent cordialement. Un peu comme les **loups**, ils opèrent en groupes pour se donner de l'entrain, et n'hésitent pas un instant à dévorer cru un congénère qui trébuche » (Khadra, 2012, p.85). Ce rapprochement est établi pour la deuxième fois par le « muphti » de ce qu'on désigne sous le sigle GIA (Groupe islamique Armé) pour qualifier les membres de l' AIS (Armé Islamique du Salut) : « Ce ne sont que des opportunistes déguisés en bon samaritains, des **loups** sous des toisons de brebis , des diseurs de bonne aventure dont la vocation consiste à endormir les misérables sur des orties en leur faisant croire que le miracle éclot dans les rêves » (Khadra, 2012, p.227). Un tel

parallèle comparatif va se glisser pour la dernière fois dans l'esprit de Nafa Walid, le protagoniste du roman, après la mise à sac d'un bourg misérable perdu au fin fond des forêts :

Et là, en écoutant le taillis frémir au cliquetis de nos lames, je m'étais demandé à quoi rêvaient les **loups**, au fond de leur tanière, lorsque, entre deux grondements repus, leur langue frétille dans le sang frais de leur proie accroché à leur gueule nauséabonde comme s'accrochaient à nos basques, le fantôme de nos victimes. (Khadra, 2012, p.264).

Les Raja, les organisations terroristes islamistes d'obédience salafiste Djihadiste, Nafa Walid, ont éprouvé au plus profond d'eux même la négation de la nature animale de l'homme qu'impose le « moi », ils se mettent alors en quête d'une nouvelle unité humaine édifiée sur un niveau transcendant, par-delà le bien et le mal. Désormais à découvert du fait de la levée de la protection rapprochée du centre de la conscience, ils se livrent inexorablement à « l'âme animale de l'homme » (Jung & Cahe, 1996, p. 67), c'est alors un moment proche du vertige dionysiaque, la découverte troublante de la « Bête blonde qui s'empare du naïf, ignorant de l'aventure où il s'est engagé, et qui le remplit d'un vertige inconnu » (Jung & Cahe, 1996, p. 67). L'état d'excitation et de trouble dans lequel ils se débattent fait d'eux des héros, ou des espèces de demi-dieux, transis d'un sentiment de grandeur supra-humaine. Ils se sentent ainsi à mille encablures par-delà le bien et le mal. Pour Jung, cet état de fait n'est pas inconnu, il marque « l'identification avec l'ombre » (Jung & Cahe, 1996, p. 67), **identification** qui se produit avec une grande régularité dans les moments de **contiguïté** entre l'homme et son inconscient. Les hommes ont légitimement toutes les raisons d'appréhender ces forces impersonnelles qui gisent dans leur inconscient. Or, tant qu'ils baignent dans des conditions normales, ils se trouvent dans une « inconscience béate » (Jung & Cahe, 1996, p. 31) quant à ces forces, à plus forte raison qu'elles ne transparaissent presque jamais dans leurs comportements personnels de tous les jours.

Mais, par contre, si des hommes, sous le coup d'un choc particulier ou dans un état d'abaissement sensible du niveau moral et intellectuel, se rassemblent et forment une foule, les aspects collectifs de l'ombre s'activent et réveillent les bêtes fauves ou démons qui sommeillent dans chaque individu. Au sein de la masse, confirme Jung, «l'homme s'abaisse inconsciemment à un niveau moral et intellectuel inférieur, à ce niveau qui est toujours présent sous le seuil de la conscience, prêt à se déchaîner, dès qu'il est excité et soutenu par la formation d'une foule.» (Jung & Cahe, 1996, p. 31). La modification du caractère qui découle de l'irruption de l'ombre est époustouflante, un être doux et raisonnable peut devenir un forcené ou une bête sauvage. *Homo homini lupus* (L'homme est un loup pour l'homme), éternise Jung ce truisme amer mais éternellement valable (Jung & Cahe, 1996, p. 31). **Pour éclairer cette métamorphose tragique, nous orientons exclusivement notre attention sur Nafa Walid, le protagoniste du roman.** L'ombre est l'inconscient personnel, elle recèle nos faiblesses et nos défaites ; ce sont tous ces désirs et émotions inférieurs en rupture de ban avec les normes sociales et notre personnalité idéale, tout ce qui nous couvre de honte ou ce que nous souhaitons jeter dans les oubliettes. En conséquence, plus la société dans laquelle nous évoluons est étroite et restrictive, plus notre ombre est grande. Bien qu'un certain refoulement soit vital pour la vie sociale, refouler l'ombre s'avère très nuisible pour la santé psychique : dans l'inconscient, elle semble gagner en puissance, et quand le moment de son éruption arrive à échéance (en général sous le coup d'un choc violent), elle projette son magma en fusion au conscient qui finira par être écrasé et avec lui le reste de la personnalité (Fordham, 2010, p.64). Nafa Walid s'est laissé emporter par la coulée de lave de son ombre, faite de ses déboires et de son sentiment cruel de culpabilité, dû à sa

complicité dans le meurtre abominable d'une jeune fille dans la fleur de l'âge.

Hamid croisa les bras sur la poitrine, s'appuya contre le mur, le sourire froid et les yeux inexpressifs. Il me laissa reprendre mon souffle et me dit :

-Voilà ce que nous allons faire...

-Nous ?...

-Je ne te demande pas la lune, bordel. Contente-toi de me conduire hors de la ville

Nous nous arrê tâmes au pied d'un tertre. Hamid sortit le cadavre du coffre et marcha sur un bosquet, en patinant. Je traînai derrière lui, sans comprendre pourquoi, comme si une force scélérate me poussait vers le cauchemar.

Hamid laissa tomber le corps par terre.

-Tu vas l'enterrer ici ?

-J'aurais pris une pelle, avant.

Il farfouilla dans les buissons alentour, rapporta une grosse pierre, la souleva et l'écrasa sur le visage de la fille avec une violence telle qu'un éclat de chair m'atteignit la joue. Pris au dépourvu, je me pliai en deux pour dégueuler. Hamid frappa encore, et encore, m'éclaboussant de giclées de sang et de fragments d'os. Chacun de ses *han* me lardait l'esprit et me courbait un peu plus. Je ne pouvais pas détourner mon regard du visage de la fille en train de se transformer en bouillie. Mon urine cascadaït sur mes cuisses flageolantes. A bout, laminé, je tombai à quatre pattes, la face dans mes vomissures, et me mis à hurler, à hurler... (Khadra, 2012, p.75)

Les répliques de ce séisme émotionnel se laissent, des jours durant, sentir dans l'esprit du personnage. Ce choc a emporté avec lui non seulement le présent de Nafa Walid, mais son rêve le plus chéri, celui de devenir un acteur de grande renommée.

Des jours durant, j'étais resté cloîtré dans ma chambre, sourd aux incessantes lamentations de ma mère, repoussant mes repas et gardant ma porte fermée. Ma figure ratatinée et les contusions sur mon corps préoccupaient ma famille. (Khadra, 2012, p.78)

Je me pelotonnai derrière mes genoux, dans un angle de ma chambre, l'oreille aux aguets. Un chahut qui se déclarait dans la rue, une main qui cognai à la porte, et je me recroquevillais. Dans mon esprit tourmenté, c'était la police qui venait me chercher. (Khadra, 2012, p.79)

En quête d'une issue favorable, l'ombre du personnage trouve son exutoire dans les rêves :

Je purgeais mes jours dans la panique, Mon sommeil était hanté de visions cauchemardesques. La forêt de Baïnem ululait telle une chimère en rut, avivant mes frayeurs nocturnes. Le fantôme de l'adolescente me traquait à travers la brume. Sa tête émergeait partout, au milieu des buissons, sur les

rochers, poussait aux arbres comme un fruit exécration. Les battements de mon cœur se fondaient aux *han* de Hamid, aux bruits sourds de la pierre écrabouillant la figure de la morte. Je me réveillais en hurlant, les bras tendus dans le noir. (Khadra, 2012, p.79)

Au lieu de soumettre son ombre à une autocritique réfléchie qui passe par une résolution morale énorme et une reconsidération de ses normes et ses de ses convictions, Nafa Walid l'a chargée à blanc, à telle enseigne qu'elle finit par mettre en veilleuse sa conscience, le personnage est désormais naïf et vulnérable tel un fétu charrié par les vents nocifs de l'endoctrinement de l'imam Younes :

Tu dois rendre grâce au seigneur pour cette expérience inestimable. Tu as été aux portes de l'enfer, et tu n'y es pas tombé. Au contraire, tu as pris conscience de la Vérité, celle qui te permet de te regarder dans une glace sans te retourner, qui t'aide à t'assumer dans l'adversité. Tu as été ressuscité, Nafa, mon frère. Te rends-tu compte de ta chance ? On s'égaré toujours lorsqu'on cherche ailleurs ce qui est à portée de la main. Aujourd'hui, tu as compris. Tu sais où est ta place. Ce n'est pas la mort d'une petite écervelée qui te chagrine. Quelque part, elle l'a mérité. Tu es malheureux parce que ton pays t'indigne. Tout te lui en désespère. Tu refuses d'être ce qu'on veut que tu sois, l'ombre de toi-même, pécheur malgré toi. (Khadra, 2012, p.85)

Le guide religieux fait miroiter à Walid des lendemains sain et prometteur, un tel gain ne peut s'acquérir que lorsqu'il adhère corps et âme à une masse aveuglément dévouée à la cause du Dieu.

Comme tous ces jeunes de ce pays, tu as été séduit et abandonné. Mais tu n'es plus seul désormais. Tu as des repères, et des millions de raisons d'espérer. Lorsqu'il n'y aura plus rien dans le monde, lorsque la Terre ne sera que poussière, demeurera alors la face d'Allah. Et au jour dernier, il te sera demandé, sans complaisance aucune : « Qu'as-tu fait de ta vie, Nafa Walid ? » Ta réponse, c'est à partir d'aujourd'hui qu'il faut la préparer. Car il est encore temps. Tu tiens vraiment à faire quelque chose de ta vie, Nafa Walid ? A la bonne heure. Tu voulais être acteur. Décrocher les rôles qui te projetteraient au firmament. Eh bien, je te les accorde : je te propose le ciel pour écran, et Dieu pour spectateur. Montre donc l'étendue de ton talent. (Khadra, 2012, p.86)

Au milieu de cette masse, le protagoniste va commettre les crimes les plus horribles, son ombre est si gonflée à bloc qu'elle finit par réduire en poussière ce qui subsiste de sa personnalité

(Quoiqu'un certain refoulement soit une obligation de la vie sociale, ne pas déterrer l'ombre expose les individus à un grand danger. Loin de se diluer complètement dans l'inconscient, l'ombre semble y prendre de l'ampleur et y gagner en vigueur. Et quand le moment de sa gestation arrive à terme, elle resurgit dans un ressac tumultueux à même d'anéantir le reste de la personnalité qui, dans d'autres situations, aurait pu s'ériger en digue contre ce flux incontrôlé. Ces aspects collectifs de l'ombre sont apparents quand, au sein d'une émeute, des individus sous des dehors inoffensifs et policés en arrivent à accomplir des actes aussi sauvages que destructeurs). Il s'agit là de l'aspect collectif de l'ombre qui est exprimé, dans le titre et son développement textuelle, sous la forme des « loups ». Walid n'est désormais qu'une « molécule de la masse », un loup prêt à se déchaîner sitôt qu'il est excité et appuyé par la composition d'une foule.

Scindée en quatre groupes, *la katiba* encercla le village. Les paysans, autour du tracteur, n'eurent pas le temps de réaliser leur méprise. Les premiers coups de hache leur fracassèrent le crâne. Les enfants suspendirent leur chahut. Soudain, ils comprirent leur malheur et s'enfuirent vers les gourbis. C'était parti. Plus rien ne devait arrêter la roue du destin. Pareils aux ogres de la nuit, les prédateurs se ruèrent sur leurs proies. Le sabre cognait, la hache pulvérisait, le couteau tranchait. Le hurlement des femmes et des gosses couvrit celui du vent. Les larmes giclaient plus haut que le sang. Les portes frêles des chaumières s'écroulèrent sous les ruades. Les bourreaux massacraient sans peine et sans merci. Leurs épées coupaient nette la course éperdue des mioches, brassaient l'âme des suppliciés. Bientôt le sang rougit les flaques de pluie. Et *Nafa* frappait, frappait, frappai ; il n'entendait que sa rage battre à ses tempes, ne voyait que l'épouvante des visages torturés. Pris dans un tourbillon de cris et de fureur, il avait totalement perdu la raison. (Khadra, 2012, p.264)

5. Vers une schématisation du processus de la métaphore

Ainsi, s'achève, à notre avis, l'opération de regroupement des éléments constitutifs de la métaphore. Nous affecterons, à titre purement conventionnel, à « l'inconscient » le symbole Sa2, à « Hommes » le symbole Sa1, à « l'ombre » le symbole

X1. Nous aurons ainsi une figure, microstructurale, très précise, articulée autour de l'identification des « Hommes » à leur inconscient, dont les composantes nucléaires sont un comparé, le Sa2 « les hommes », un comparant, le Sa1 (l'inconscient), et une qualité interne X1 attribuée au comparé, L'ombre (métonymie-synecdoque du tout, *l'inconscient* pour la partie, *l'ombre*). La qualité connotative du comparant transférée au comparé subit en fait deux modifications : la première est simplement une superlativisation ; comme dirait Catherine Kerbrat-Orecchioni, le dénoté de connotation véhiculé dans « L'ombre », X1 est maximalisé (X^n), nous obtiendrons « loups ». La deuxième transformation consiste justement dans le transfert isotopique : la valeur connotative suit un autre axe isotopique. Nous traduirons donc : les hommes s'identifient à leur ombre maximalisée, c'est-à-dire aux « loups » (Molinié, 1986, p.122.113.114). Nous aboutissons ainsi à la formule achevée de la métaphore, que nous donnons après tant de mouvements sémantiques d'une nature typiquement métonymiques, dont la présence est cependant nécessaire pour que la métaphore réussisse à exercer son effet figural : (Molinié, 1986, p.114)

Sa1 (l'inconscient) —————> Sé 2, les hommes (S2 + X1ⁿ)

La métaphore est ainsi éclairée et justifiée par la métonymie. Nous schématisons ce transfert tropique propre à la métaphore avec la formule suivante :

Sa 1 Loups → Sé1 Mammifère carnivore sauvage, qui ressemble à un grand chien.
→ Sé2 Hommes identifiés à leur ombre maximalisée

Le signifiant n 1, occurrent dans le titre (les loups), renvoie à un signifié n2, non occurrent (Hommes identifiés à leur ombre maximalisée), nous assistons ici à un cas précis de la métaphore in absentia, qui consiste en un rapprochement analogique entre une réalité explicitement nommée dans le titre et une autre que nous devrions comprendre après l'appropriation de la totalité de la fiction romanesque.

6. Conclusion

A quoi rêvent les loups, roman de Yasmina Khadra, nous fait constater de visu la descente du protagoniste Nafa Walid aux enfers de l'« ombre ». Cette réalité tragique est à la fois anticipée et enfouie dans le titre.

Placé par l'aire critique sur le piédestal de la lecture et le déchiffrement des textes littéraires, ce micro-récit éclaire à merveille le rapport de complémentarité entre la visée poétique, supportée par la métaphore, et la portée prosaïque à laquelle préside une métonymie éclairante. Il est par conséquent l'aboutissement de cet enchevêtrement des deux axes hybrides sur lesquels se projette la quintessence de la signification.

Ainsi, la relation de contiguïté (propre à la métonymie)-possible sur l'axe syntagmatique de la combinaison- entre les deux signes (Inconscient/Hommes) est l'origine du rapport d'analogie (propre à la métaphore) entre (Hommes/Loups). L'appropriation de la totalité de la fiction romanesque nous a confortés dans ce transfert sémantique ciselé.

Nonobstant la fonction heuristique que peut offrir une telle étude, l'analyse du titre peut, à notre avis, autoriser d'autres lectures dont l'accomplissement réaliserait sa visée symbolique.

La réponse à cette interrogative rhétorique, qu'annonce implicitement le titre *A quoi rêvent les loups*, taraude notre curiosité scientifique. Une telle perspective à laquelle se prêterait notre titre, fera l'objet d'une étude ultérieure.

7. Références bibliographiques

- (1) Chaulet-Achour, C., & Rezzoug, S. (1995). *Convergences critiques : Introduction à la lecture du littéraire*. Office des publications universitaires.
- (2) Fordham, F. (2010). *Introduction à la psychologie de Jung*. Éditions Imago.
- (3) Genette, G, « Cent ans de critiques littéraires », *Le Magazine littéraire*, n°192, Février 1983, 41p.
- (4) Jung, C. G, Bernson, M, & Cahen, G. (1960). *Psychologie et religion*. Buchet / Chastel.
- (5) Jung, C. G, & Cahen, R. (1996). *Psychologie de l'inconscient*. Librairie générale française.
- (6) Khadra, Y. (2012). *A quoi rêvent les loups*. Julliard.
- (7) Laclau, E. (2007). « L'articulation du sens et les limites de la métaphore ». *Archives de Philosophie*, tome 70(4), 599-624.
- (8) Molinié, G. (1986). *Éléments de stylistique française*. Presses universitaires de France.
- (9) Molinié, G. (1993). *La stylistique*.
- (10) www.littre.org